Document généré le 13 juil. 2025 11:50

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

L'exotisme de l'Autre

Danielle Dussault, *Les yeux grecs*, Québec, L'instant même, 1996, 112 p.
Anne Claire, *Le pied de Sappho*, Laval, Trois, 1996, 204 p.
Claire Varin, *Profession : Indien*, Laval, Trois, 1996, 144 p.

Claudine Potvin

Numéro 86, été 1997

URI : https://id.erudit.org/iderudit/39213ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)
1923-239X (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Potvin, C. (1997). Compte rendu de [L'exotisme de l'Autre / Danielle Dussault, *Les yeux grecs*, Québec, L'instant même, 1996, 112 p. / Anne Claire, *Le pied de Sappho*, Laval, Trois, 1996, 204 p. / Claire Varin, *Profession : Indien*, Laval, Trois, 1996, 144 p.] *Lettres québécoises*, (86), 31–32.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1997

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Danielle Dussault, *Les yeux grecs*, Québec, L'instant même, 1996, 112 p., 17 $.
Anne Claire, *Le pied de Sappho*, Laval, Trois, 1996, 204 p., 19,95 $.
Claire Varin, *Profession : Indien*, Laval, Trois, 1996, 144 p. 19,95 $.

L'exotisme de l'Autre

Foires brésiliennes et fantaisies grecques.

NOUVELLE
Claudine Potvin

L'AMPLEUR DE L'EXOTISME SE MESURE au regard de l'observateur étranger. La Grèce et le Brésil : deux mondes, l'ancien et le moderne, qui contiennent, chacun à leur manière, leur part de mythes, de traditions et d'explosions, et qui donnent lieu à des relectures fictives.

Pour l'amour d'Apollon

Les yeux grecs, de Danielle Dussault, constitue le troisième livre de l'auteure. Cette dernière y reprend le ton intimiste de ses recueils précédents, mais on n'y retrouve pas les personnages désoeuvrés auxquels elle nous avait habitués; malgré les fantasmes qui tournent à vide de la protagoniste, on n'a pas dans ce livre l'impression de déroute et de fatalité qu'on avait dans les précédents. Un peu à la manière du personnage éponyme de *Shirley Valentine*, une femme quitte son mari et ses deux enfants « comme ça, facilement » (p. 9) et part en voyage. Elle se retrouve en Grèce où elle connaîtra une passion amoureuse. Elle écrit à son mari, de Paris d'abord, de la Grèce ensuite, des lettres qu'elle « gard[e] dans son grand cahier noir, ne pouvant pas se résoudre à les envoyer à leur destinataire » (p. 21). Ce motif de la lettre qui n'a comme fonction discursive que celle d'amorcer une histoire, de déclencher l'écriture, est cher à Dussault. Elle l'exploitera dans ce récit pour augmenter l'effet d'étrangeté et de solitude associé à une femme amoureuse. L'île de Crète, Iérapétra, le Nissi, noms qui évoquent la mer, le soleil, l'amour, confèrent à cette femme une existence fictive. Ces « yeux grecs », ce sont les yeux d'un amant désiré tout autant que les regards envieux des femmes de l'île et la vision dont on s'approprie soi-même une fois confronté à sa propre étrangeté. Au fur et à mesure que s'installe le sentiment de l'autre, l'exotisme de soi s'accentue. « Il n'y a rien de comparable à ce bonheur de pouvoir aimer quand ça ne sert plus à rien et que ça va nulle part » car « cette femme qui existait, avant de te connaître, s'est complètement dissolue » (p. 52-53).

Envahie par cette marée, l'étrangère chavire, devient presque grecque, détournant l'autre en elle, trahissant les siens, le territoire familier, le point d'origine. Histoire d'un rêve et d'une passion inventée, ce récit ne permet jamais cependant à la protagoniste d'être autre que ce corps incontournable de l'étrangère, « [...] car dès que vous êtes étrangère, il se passe quelque chose dans le désir des hommes » (p. 91). Récit de reconnaissance donc, axé en grande partie sur l'identitaire et l'appartenance. La veille du départ de l'inconnue, on invente une fête, une cérémonie de mariage qui pourrait laisser croire que deux êtres se sont enfin trouvés. Mais ce n'est qu'une mascarade bien sûr. Le silence habite ces êtres à qui raconter quoi que ce soit serait dans tous les cas inutile : une langue qu'on ne parle pas, un langage et une culture qu'on comprend mal, la marche solitaire d'une femme que seul le regard de l'homme ponctue, un rythme lent de pas qui s'accrochent délibérément dans le sable d'une grève trop lointaine.

Mais est-il nécessaire de tout expliquer ? Je reprocherais à Danielle Dussault de ne rien laisser deviner au lecteur qui avait par ailleurs peut-être compris. L'auteure, qui aime jouer sur le paradoxe et l'ambiguïté dans ses nouvelles, tombe ici dans l'excès contraire. Trop de transparence tend à diminuer le charme de l'écriture. Il est déjà difficile de renouveler le thème de la relation amoureuse, qui se produit en Grèce de surplus, sans tomber dans la banalité et le cliché; Dussault ne réussit pas vraiment ici à éviter le piège !

Les malheurs d'un sexe « faible »

Dans *Le pied de Sappho*, Anne Claire raconte les péripéties d'une jeune fille née avec un étrange pied sur lequel on aperçoit « juste avant l'arrivée du gros orteil, l'exacte réplique du sexe de la fillette » (p. 9). Sauf un vagin, « l'étrange fleur de chair possédait toutes les caractéristiques du sexe de la femme » (p. 15). Ce deuxième sexe, qui séduit autant les hommes que les femmes, il va sans dire, et qui attire les jeunes et les vieillards, les pervers et les dévots, lui valut son nom, car son père crut au moment de sa naissance en la réincarnation de Sappho. Cette merveille de la nature lui vaudra bien des bonheurs, puisque sa jouissance sera toujours redoublée, mais surtout bien des misères. Le récit ou « conte érotique » présente ainsi le développement typique du genre, de *Fanny Hill* à *Emmanuelle*, de *Justine* à *Histoire d'O* : une jeune fille, Sappho, victime de sa beauté et de son innocence, connaît une série d'encensements et de déboires qui ne consacrent que son statut d'objet sexuel. Ainsi, elle est d'abord enlevée au père, dont l'épouse craint les instincts incestueux, et les dix-huit premières années de sa vie, presque insignifiantes en ce que la sexualité s'y voit réprimée, sont escamotées très brièvement en un chapitre. Devenue orpheline, elle aboutira chez une tante qui tient un bordel et voit dans sa nièce une mine d'or qu'elle exploitera sans honte. Toutes les fantaisies sont alors permises. Si l'héroïne s'amourache de son ancien compagnon d'école qu'elle retrouve avec joie, ce dernier n'arrive jamais à la satisfaire totalement, se refusant à jouer sur les deux tableaux. Une compagne élimine assez facilement ce rival amoureux de peu d'envergure et efface parallèlement la mémoire de Sappho condamnée à revivre la scène érotique originale, mais dans un univers exclusivement féminin où India est la Grande Prêtresse. Dans cette Chapelle ardente, la merveilleuse jeune Sappho se voit dédiée au culte et à l'amour de la femme et India exige qu'elle ne se donne plus à aucun homme (p. 186).

Ce récit est efficace dans un premier temps, mais comme dans la majorité des textes de ce genre, on se lasse plutôt rapidement. L'imagination débordante d'Anne Claire acquiert une dimension répétitive qui finit par ennuyer malgré le contexte inusité. Les fantaisies

sexuelles et les jeux érotiques élaborés autour du motif des contes de fées, s'ils prolongent et démystifient l'enfance, n'en demeurent pas moins assez typiques et traditionnels. La jouissance, même redoublée chez l'héroïne, se donne avant tout en spectacle, et ses limites sont celles-là mêmes d'un texte qui n'explore que le côté unidimensionnel du plaisir. La littérature érotique devrait pouvoir offrir plus qu'une série de tableaux dans lesquels le corps d'une femme, à plus forte raison si celle-ci possède deux sexes, passe d'une main, d'un regard, d'une langue à l'autre. Et si, en plus, celle qui parlait peu dans une première existence ne se souvient plus de rien dans la seconde, toutes les manipulations sont permises. Où se loge la jouissance si l'être qui en profite supposément n'organise pas sa propre scène érotique ?

Le mythe du bon sauvage

C'est bien le mythe du bon sauvage que Claire Varin retravaille dans *Profession : Indien*. À partir d'un double itinéraire, celui d'un Brésilien, Araré, réfugié à Montréal, et celui de Christine au Brésil, la narratrice repense le rapport à l'autre et au « tiers monde ». Réflexion postcoloniale, *Profession : Indien* interroge l'histoire et l'attitude du colonisateur face à l'indigène à travers la commercialisation, la théâtralisation, la politisation de ce qu'un immense congrès sur l'environnement qui se tenait à Rio de Janeiro met en scène.

L'intérêt de ce récit dans lequel le contexte fait constamment bouger le texte réside en grande partie dans les paradoxes du personnage de l'Indien/Brésilien/réfugié qui obligent Christine à tenter de déterminer si le statut de réfugié est véritablement mérité pour Araré ou s'il a vraiment été torturé avant de venir au Québec. C'est, en réalité, le statut du colonisé que l'histoire questionne. D'un côté, la lecture qu'effectue Christine du journal de Christophe Colomb ramène un cadre teinté de sentimentalisme et d'idéalisme naïfs dans lequel les aborigènes s'avèrent « doux et ignorants de ce qu'est le mal » (p. 30) ; de l'autre, elle rédige un article sur l'inefficacité de certaines structures autochtones. En dernière instance, dans l'impossibilité de réconcilier deux mondes, la narratrice fait le constat suivant :

> *Donnant prééminence à l'âme plutôt qu'au sang, Christine avait déjà vu des Visages pâles habités par l'Esprit, des Peaux-Rouges dépossédés de la Lumière et d'aucuns, Blancs ou Indiens, qui surestimaient leur hypothétique sapience personnelle.* (p. 107)

En ce sens, le voyage aboutit nécessairement à la découverte de soi : « Entre les sphères du réel, Christine, Amazonienne, bâtissait des ponts, absorbée dans l'exploration de sa luxuriante forêt intérieure. » (p. 131) Tendre la main à l'autre revient à saisir sa propre marginalité ; revenir à soi pour constater que « c'était elle, oui, Christine était elle-même le bon sauvage illuminé de pureté » (p. 133). Dans son récit, Claire Varin explore donc avec soin et talent le regard que porte une journaliste sur l'autre et, par ricochet, sur elle-même, désarticulant le long de la route un ensemble de préjugés face aux cultures étrangères et nationales.

Claire Varin

Lire
Pour faire durer l'instant

Solistes
Hans-Jürgen GREIF
Nouvelles
227 pages, 24,95 $

« [...] un produit québécois [à] la mécanique allemande, c'est-à-dire d'une extrême précision et d'une rigueur sans faille. »

Pierre Cayouette, *Le Devoir*

Le fantastique même
Une anthologie québécoise
Anthologie rassemblée et présentée par Claude GRÉGOIRE
238 pages, 14,95 $ POCHE

Plutôt que des images canoniques du diable ou du vampire, les auteurs réunis dans cette anthologie s'inspirent des thèmes et motifs chers au fantastique contemporain : altérations spatio-temporelles, double, rêve.

Haïr ?
Jean Pierre GIRARD
Nouvelles
167 pages, 19,95 $

« [...] il y a le style Girard. Au fil de ces phrases admirablement rythmées — il nous vient souvent l'envie de les lire à haute voix —, le texte progresse par accumulations, par avancées des détails vers l'essentiel, par accélérations et ralentissements, comme s'il accompagnait les personnages dans leur quête du sens. »

Robert Chartrand, *Le Devoir*

Légende dorée
Pierre OUELLET
Roman
212 pages, 24,95 $

« [...] une plongée non assistée au fond de tout ce que le mot « dieu » [...] dit d'absence affolante. »

Julie Sergent, *Le Devoir*

L'instant même
NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS